

Prologue

Avant même ma naissance, cet homme était en quête d'une petite fille comme moi. Une petite fille différente, m'expliqua-t-il. Qui aurait besoin d'amour.

Il développa son cercle d'amis pour y inclure de jeunes couples fraîchement mariés, les regarda devenir parents, et sourit intérieurement, plein d'une sournoise délectation, lorsqu'on lui demanda d'être parrain.

« Il s'entend si bien avec les enfants », disaient ses amis.

Je n'étais encore qu'un bébé inconnu de lui lorsqu'il se maria. Il eut la tentation de se tourner vers sa propre fille pour assouvir ses besoins, mais sa femme, qui l'avait percé à jour, parvint à préserver ses enfants.

Sans que personne ne le remarque, il se mit à épier mes allées et venues sur les routes de campagne que j'empruntais pour aller à l'école. Il vit les stigmates de la négligence que je subissais, et sut alors que j'étais celle qu'il attendait. Il commença à fréquenter le pub où mon père allait boire et sympathisa avec lui. Il écouta la litanie de ses malheurs – le maigre salaire, toutes ces bouches à nourrir –, et le recommanda pour un travail qui offrait un logement plus décent.

« Aucun problème, dit-il à mon père, quand on peut aider. »

On disait de lui que c'était quelqu'un de bien, que sa femme devait être heureuse, et que mes parents avaient eu bien de la chance de rencontrer un tel homme.

Il était l'ami de tous. Celui qui se souvenait de l'anniversaire des épouses et apportait des cadeaux à leurs enfants.

C'était le visiteur le plus fiable, l'oncle favori.

Il y avait toujours des bonbons dans la boîte à gants de sa voiture.

J'avais sept ans quand je rencontrai cet homme pour la première fois. Celui qui m'appelait sa petite Lady.

Des années ont passé depuis notre dernier échange. Mais ces souvenirs restent gravés dans ma mémoire aussi clairement que si tout cela s'était passé hier.

1

« Raconte-nous une histoire », me disaient souvent mes enfants. « Où voulez-vous que je commence ? », leur demandais-je en prenant l'un de leurs livres préférés. « Au début, maman, évidemment ! », et j'ouvrais docilement le livre à la première page. « Il était une fois... »

Mais au moment de raconter ma propre histoire, et à l'heure où j'ai plus d'années derrière que devant moi, la question qui se pose est bien celle-ci : par où commencer ?

Cette histoire, que je tente de garder bien enfouie dans les tréfonds de mon âme et qui hante mes rêves, a débuté quand j'avais sept ans.

Mon parcours trouve cependant ses racines au moment où j'ai été conçue, voire un peu avant. Il me fallut pourtant attendre d'être assise dans ma cuisine devant cette feuille de papier, recouverte recto verso de mon écriture appliquée, pour accepter l'idée que le moment était venu de me confronter à mon passé.

Mais par où commencer ? me suis-je demandé.

Par le commencement, Marianne, me répondit ma petite voix intérieure. Ton commencement, car tu dois te souvenir des années qui ont eu lieu *avant* pour comprendre tout ce qui s'est passé.

Et c'est ce que j'ai fait.

Quand je vivais avec mes parents, lors de chacun de mes anniversaires, et avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir la moindre carte ou le moindre cadeau, ma mère me répétait combien il avait plu le jour de ma naissance.

Pas de simples averses, expliquait-elle à chaque fois, mais des trombes d'eau qui fouettaient les maisons et transformaient les chemins de campagne en sentiers boueux. Les gouttières, que mon père ne pensait jamais à débarrasser des feuilles mortes, débordaient de partout. L'eau ruisselait le long de la maison pour jaillir avec fracas dans les canalisations déjà surchargées. Au fil des ans, une épaisse mousse verte avait peu à peu recouvert les murs extérieurs, et les gouttières bouchées avaient provoqué l'apparition de larges taches d'humidité et de moisissures sur les murs de la chambre.

C'est aux toutes premières lueurs du matin, alors que les coqs du fermier voisin n'avaient pas encore salué le jour, que je décidai de venir au monde. Ma mère s'était éveillée dans d'atroces souffrances, sa chemise de nuit trempée, sachant que j'étais sur le point d'arriver. Elle se sentit soudain terrifiée.

Elle secoua mon père pour le réveiller. Pestant contre mon manque de tact, il enfila précipitamment ses vêtements, enfonça le bas de son pantalon dans ses bottes et enfourcha son vélo pour aller chercher la sage-femme locale.

Avant qu'il ne claque la porte, la laissant seule avec sa douleur et sa peur pour seules compagnies, ma mère avait entendu les mots « affaires de femmes » et « pas un endroit pour un homme » flotter dans son sillage.

Après un temps qui lui sembla durer des heures – mais qu'elle admit finalement n'être que de vingt minutes –, la sage-femme était auprès d'elle.

Cette petite femme trapue prit rapidement les choses en mains et tenta d'apaiser ma mère en lui expliquant qu'elle avait déjà fait venir au monde des centaines de bébés. Après un examen rapide, elle confirma que mon arrivée était imminente.

« Et sais-tu ce qu'elle a dit à ce moment-là ? », me demandait toujours ma mère à ce stade du récit. Docile, je jouais le jeu et secouais négativement la tête.

« Elle m'a juste dit qu'elle ne pouvait rien faire tant que les douleurs n'étaient pas plus rapprochées, et que... » – et ma mère reprenait alors son souffle pour mettre encore plus d'emphase sur les mots suivants – « tout ce que j'avais à faire, c'était de pousser ! Après, elle m'a demandé où se trouvaient les serviettes propres qu'elle avait réclamées. »

Ma mère poursuivait ensuite la narration du reste de cette longue et douloureuse journée. La sage-femme laissa échapper l'expression de sa réprobation quand elle se rendit compte que mon père, encore imbibé d'alcool, avait oublié de mettre à disposition les objets qu'elle lui avait demandés. Avec l'aide de ma mère, elle parvint finalement à trouver tout ce dont elle avait besoin.

Après quoi, elle alla chercher une voisine et lui força la main pour venir l'assister quand le moment serait venu – mais d'ici là, il n'y avait pas grand-chose à faire. Ma mère écoutait le bourdonnement de leur conversation au rez-de-chaussée, alors que les deux femmes buvaient tasse de thé sur tasse de thé en échangeant des ragots. Elles lui apportaient à boire et venaient lui essuyer le front avec un linge frais de temps à autre, mais ma mère passa la plus grande partie de la journée seule.

« Appelez-moi quand vous avez besoin », lui dit la sage-femme, échouant totalement à rassurer et à reconforter ma mère, avant de descendre s'asseoir devant le feu de cheminée qu'elle venait d'allumer.

Je me suis souvent demandée comment ma mère pouvait se souvenir d'autant de détails, mais elle m'assure que tout est exact.

Elle passa toute la journée allongée sur le dos, les jambes relevées et écartées, les mains pleines de transpiration sous l'effet combiné de la douleur et de la peur, s'agrippant au drap froissé. Son lit se trouvait face à la fenêtre, et tandis qu'elle regardait la pluie déferler contre les vitres, son corps était parcouru d'une souffrance supérieure à tout ce qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

Sa gorge était devenue douloureuse à force de crier. Elle était littéralement trempée : la sueur lui coulait sur le visage, plaquant ses cheveux à sa tête pour venir goutter à son menton.

Plus que tout, elle voulait que quelqu'un qui l'aime soit à ses côtés. Quelqu'un qui lui tienne la main, lui essuie le front et lui dise que tout allait bien se passer. Mais il n'y avait que cette sage-femme.

Le soir arriva, et la pluie tombait toujours. Elle regarda par la fenêtre et distingua sur la vitre le reflet de son visage, mêlé aux gouttes de pluie. C'était comme si un million de larmes coulaient le long de ses joues, se dit-elle.

Dix-huit heures après avoir perdu les eaux, elle donna la poussée finale – la toute dernière dont son corps était capable –, et je vins enfin au monde.

Par chance, au moment où je glissai hors de son corps, j'ignorais combien ma présence n'était pas désirée. Il me fallut quelques années pour m'en apercevoir.

Mon père rentra à la maison quand les dernières consignes furent données, et qu'il apprit que c'était une fille.

Je ne pense pas qu'il en ait été ravi.

2

Mon plus ancien souvenir me revient en mémoire. Il date de l'époque où, trop petite encore pour pouvoir marcher longtemps, on me promenait en poussette. Je me souviens du rythme de ses mouvements, et du poids soudain des sacs de courses que l'on déposait négligemment sur moi. Comme j'avais hâte de retrouver la chaleur des bras de ma mère quand elle se pencherait pour me sortir de là ! J'entendais le brouhaha des voix de tous ces visages flous et les voyais me regarder, tout en ayant l'impression d'être invisible.

Moi, à trois ans : petite pour mon âge, des cheveux châtain clair en bataille, la crasse visible sur mon teint pâle, et de grands yeux bleus qui portaient déjà sur le monde un regard empreint de doute et de méfiance.

N'ayant pas connu la joie d'être câlinée, bordée le soir et accompagnée vers le sommeil par la lecture d'une histoire, ni la sérénité d'être considérée comme une personne chère, je n'avais aucun moyen de comparaison et ignorais encore que je n'étais pas aimée.

Je n'avais pas non plus de mots pour la peur, et aurais été bien incapable d'expliquer ce que je ressentais lorsque la chair de poule envahissait mes bras, quand ma nuque

se tendait et que mon estomac se tordait comme si une armée de papillons y avait élu domicile. Néanmoins, au moment de mes premiers pas puis de mes premiers mots, je savais déjà que c'était le son de la voix courroucée de mon père qui provoquait ces sensations.

Dès qu'il passait la porte pour entrer en titubant, il se mettait à me crier dessus : « Qu'est-ce que tu as, à me regarder comme ça ? » Les premiers temps, alors que je comprenais seulement sa colère et non ses mots, ma bouche s'ouvrait pour laisser échapper un long gémissent. Cela ne faisait qu'accentuer sa fureur, jusqu'à ce que ma mère vienne me soustraire de sa vue. J'appris plus tard que dès qu'il pénétrait dans une pièce, je devais me faire aussi petite et silencieuse que possible, voire totalement invisible.

Je passai les sept premières années de ma vie dans une petite maison d'une rangée de six mitoyennes. La porte d'entrée donnait directement dans la pièce principale, où un escalier menait aux deux chambres.

Celle de mes parents était juste assez grande pour accueillir leur lit et une commode, alors que la mienne, avec ses murs de plâtre brut et son sol en lino craquelé, était à peine plus grande qu'un placard. Le seul meuble qui s'y trouvait était un petit lit recouvert de vieux manteaux sur un matelas déchiré, le tout adossé au mur faisant face à une fenêtre sans rideaux.

Cette maison appartenait à la ferme où mon père travaillait comme ouvrier agricole. Comme souvent dans ces circonstances, notre occupation des lieux représentait une bonne partie de son salaire.

Le fermier, un homme vieux jeu et acariâtre, refusait d'admettre l'augmentation du coût de la vie et payait ses hommes une bouchée de pain. « Ils ont déjà le logement gratuit ! » constituait l'argument de sa défense. Malheureusement, il pensait aussi que « logement gratuit »

rimait avec absence d'obligation d'entretien de la part du propriétaire, et, en hiver, l'endroit était aussi humide que glacial. Ni les journaux roulés en bas des portes, ni les feuilles de plastique épinglees autour des fenêtrés pourries n'empêchaient le froid de mordre les petits nez et les petites oreilles, et c'est avec des mains glacées qu'on tentait de réchauffer ses jambes nues. Tremblants, nous cherchions une place près du feu, où, la face réchauffée et le dos gelé, nous nous blottissions autour de l'étroit foyer noir, à regarder les bûches humides se consumer.

Quand le ciel s'assombrissait et que la pluie tombait, rendant les jeux en extérieur impossibles, je passais mes journées dans la petite pièce de vie qui faisait office de cuisine, de salon, et, aux rares occasions où la bassine de métal était sortie, de salle de bains. Les meubles avaient été donnés par les grands-parents, quand ils s'étaient débarrassés de ce dont ils ne voulaient plus.

Je me souviens d'un horrible canapé marron dont les ressorts fatigués traversaient presque le revêtement, passé et usé jusqu'à la corde ; d'une table en bois avec quatre chaises différentes, toutes bancales ; et d'un buffet déglingué, recouvert d'un empilement de casseroles et autres ustensiles de cuisine. Aucun élément ne rendait l'espace agréable ou accueillant. C'était une triste et sombre pièce, dans une triste et minuscule maison.

On y comptait trois portes : une sur la cage d'escalier qui menait aux chambres ; une sur l'arrière-cour, où on lavait aussi bien le linge que la vaisselle ; et la troisième, la porte d'entrée, qui semblait bien ne mener nulle part aux yeux de ma mère. En effet, à part se rendre aux magasins où l'on achetait la nourriture et le minimum vital, elle ne développait quasiment aucune vie sociale en dehors de ces murs.

Nourrir ses enfants, tâche visiblement peu aisée, accaparait la plus grande partie de son temps. Et bien que sa

contribution à la vie de famille passât toujours après ses visites au pub, mon père exigeait un repas chaud tous les soirs. Quelle que soit l'heure à laquelle il arrivait à la maison, si son dîner n'était pas sur la table en quelques minutes, des hurlements de rage emplissaient bientôt l'atmosphère et ses poings ne tardaient pas à sortir.

Il était dipsomane, comme on les nomme désormais. Ma mère ne savait jamais s'il se rendrait directement au pub après le travail, ou s'il rentrerait d'abord dîner, avant d'aller boire jusqu'à n'avoir plus un sou en poche.

Consciente que, les jours précédant la paye, il fouillait partout dans l'espoir de trouver un éventuel reliquat d'argent des courses, ma mère tentait souvent de dissimuler de petites sommes afin de s'assurer qu'il y ait toujours au moins du lait et du pain à la maison.

Mais en quelques heures, le désir de boire de mon père semblait lui donner un invraisemblable pouvoir de détection, et il finissait systématiquement par dénicher la nouvelle cachette.

Ces jours-là, la tension dans la pièce était d'une force presque palpable. Les yeux fous, scrutant tous les coins, il englutissait thé et nourriture tandis que ma mère, sachant ce qui allait suivre, ne savait trop que faire de sa peau. Peut-être priait-elle pour que cette fois son humeur s'adoucisse, et qu'il finisse par rester.

Cela n'arrivait que rarement.

Il demandait parfois l'argent avec un sourire, parfois avec une grimace, et d'autres avec des menaces. Mais quelle que soit la manière, ma mère savait qu'il s'agissait toujours d'un ordre, et non d'une simple requête.

Ses protestations, arguant qu'il ne restait rien, étaient toujours reçues par un regard furieux. « Sale menteuse de mes deux » était la réponse la plus courante. « Tu ferais bien de me le donner tout de suite si tu ne veux pas avoir d'ennuis. »

Mon petit corps tremblait d'effroi et je glissais doucement de ma chaise pour aller me cacher derrière le canapé. Les mains sur mes oreilles et les yeux fermés, je tentais d'arrêter les images et les sons de la scène.

J'entendais le raclement de sa chaise repoussée violemment, le bruit de ses pas dans ses grosses chaussures de travail, le vacarme des casseroles jetées au sol et des tiroirs vidés par terre.

Ces bruits se mélangeaient aux cris de colère de mon père : « Tu l'as planqué où, salope ? », et aux vaines protestations de ma mère : « Mais il n'y a plus rien ! », jusqu'à ce que la cuisine soit entièrement remplie du tapage de cette folle recherche et des pleurs maternels.

Les éclats de rage allaient croissant et étaient immanquablement suivis du bruit des poings entrant en contact avec un corps. Les sanglots de ma mère, le tonnerre des pas précipités de mon père dans l'escalier de bois suivi de son cri de triomphe m'informaient qu'il avait enfin mis la main sur son butin.

« Espèce de pute, je savais bien que t'en avais planqué ! »

Une fois de plus, l'attraction du pub l'avait emporté, tel un irrésistible chant des sirènes éradiquant en mon père toute considération pour les besoins de sa famille.

Lorsque la porte claquait, annonçant son départ, j'enlevais les mains de mes oreilles, ouvrais les yeux, et me redressais pour sortir de derrière le canapé, encore hésitante. Et, à chaque fois, j'avais une boule dans la gorge en découvrant ma mère par terre, effondrée.

Des marques rouges en forme de main étaient visibles sur son visage. Une goutte de sang filait le long de sa bouche déjà gonflée. Un bleu commençait à apparaître sur son bras.

Des larmes de désarroi coulaient silencieusement sur ses joues tandis qu'elle constatait le chaos qui l'entourait.

Je ne pouvais alors m'empêcher de me ruer sur elle pour la reconforter. Il arrivait que, privée de toute énergie pour me repousser, elle me laisse me blottir entre ses genoux. Mais la plupart du temps, à peine avais-je prononcé le mot « maman » qu'elle me jetait un regard rempli de colère et de frustration, et je préférais m'éloigner d'elle.

« Quoi, maman, Marianne ? Tu ne peux pas me laisser tranquille une seconde ? Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? »

À cet âge, je ne possédais pas les mots pour lui dire que je voulais juste être rassurée, que je voulais me lover sur ses genoux, sentir ses bras autour de moi et m'entendre dire que tout allait s'arranger.

Au lieu de quoi, confrontée à son rejet, de grosses larmes jaillissaient de mes yeux et je me mettais à lui hurler mon malheur en guise de réponse. La colère disparaissait alors souvent de son visage pour être remplacée par une vague expression de culpabilité et d'impatience résignée.

« Bon, arrête de pleurnicher maintenant ! Ce n'est pas après toi qu'il en avait, hein ? Il me faut quelque chose pour essuyer tes larmes. » Elle se mettait à fouiller ses poches et en sortait le chiffon crasseux qui faisait office de mouchoir, avec lequel elle essuyait rapidement mon visage. « Tu sais bien que ce n'est pas de ta faute, Marianne. »

Ces brefs instants de rude tendresse maternelle me consolait temporairement, mais je restais convaincue d'être responsable de sa colère d'une manière ou d'une autre.

Après tout, il n'y avait ici personne d'autre pour ça.

Quand il ne restait plus d'argent pour acheter le moindre légume, ma mère s'en remettait à la charité des autres pour lui faire crédit, ou pire, parfois, pour lui faire l'aumône.

Je détestais ces moments où, fourrée dans ses jupes, je l'entendais bredouiller des excuses, sachant très bien que non seulement le commerçant mais encore tous les clients qui faisaient la queue derrière elle ne croyaient pas un mot à son histoire.

Je sentais leurs regards où la pitié se mêlait au mépris, et une vague de honte me submergeait à l'idée que leurs chuchotements puissent être à notre sujet. Je voyais le rouge monter aux joues de ma mère quand elle se rendait compte que personne ne la croyait.

Chez le boucher, nous ne prenions que les pièces de viande les moins onéreuses. Un collet de mouton pouvait nous durer une bonne semaine, pour peu qu'on y ajoutât un os à moelle afin d'en améliorer la tenue et le goût. Une bonne quantité de pommes de terre ainsi que quelques légumes de saison, et nous avions le ragoût nourrissant qui allait nous être servi jour après jour.

Il y avait aussi d'autres moments, bien pire encore, où mon père ne rentrait presque pas à la maison. Quand il se montrait enfin, son visage était mal rasé et ses yeux injectés de sang. Il était imprégné de l'odeur du pub – ce mélange d'alcool, de cigarettes et de vieille sueur –, et toute sa paye était volatilisée.

C'est à ces occasions que ma mère devait aller mendier chez le boucher les beaux os qu'on mettait habituellement de côté pour les chiens des clients les plus aisés. Le commerçant contemplait avec pitié son visage hagard et mon teint pâlot. « Je crois que vous en avez plus besoin que ces gros gâtés de Fido et Rover », disait-il, glissant en sus dans le papier d'emballage quelques beaux morceaux de viande grasse de ses plus belles pièces. « C'est pour moi, chère amie », ajoutait-il en repoussant les remerciements qu'elle commençait à bredouiller. À chaque fois, la gentillesse du boucher la mettait plus mal à l'aise que sa brusquerie coutumière.

Durant ces périodes, les ragoûts de ma mère comptaient beaucoup plus de patates et de légumes que de viande. Le hachis Parmentier n'était plus que purée et sauce, et c'est une pâte blanche grasseuse que nous étalions sur nos tartines à la place du beurre et de la confiture.

« Il faut laisser la viande pour ton père », disait-elle en remplissant mon assiette de chou et de pâles rondelles de pommes de terre nageant dans une sauce grasse.

Je regardais la chaise vide de mon père, le couvert dressé pour lui, et me demandais s'il allait rentrer après que je sois couchée.